renferment 0gr,05 d'extrait d'opium. La pharmacopée d'Edimbourg y fait entrer une assez forte proportion d'ammoniaque liquide; c'est de là qu'est venue la dernière dénomination que nous avons citée.

Élixir pectoral, Alcoolé de scille et de benjoin. Teinture faite avec :

Scille	100 gr.
Aunée	100
Iris	100
Benjoin	8
Réglisse	5
Anis	5
Myrrhe	5
Gomme ammoniaque	2gr,5
Safran	1
Alcool à 56 centièmes	680

Pectoral et stomachique.

Élixir de pepsine. Cet *élixir*, connu depuis quelques années seulement, jouit, comme digestif, d'une grande réputation. M. Mialhe le fait avec :

Pepsine amylacée	6 gr.
Eau distillée	24
Vin de Lunel	54
Sucre	30
Eau-de-vie	12

M. Corvisart avait donné auparavant une formule un peu différente, qui fournit un *élixir* moins agréable. Une cuillerée à bouche, prise immédiatement après le repas, introduit dans l'estomac 1 gr. de pepsine, c'est-à-dire la quantité nécessaire à la digestion.

Élixir de propriété, Teinture d'aloès et de myrrhe safranée. S'obtient en mélangeant 3 parties de teinture d'aloès avec 4 parties de teinture de myrrhe et 3 parties de teinture de safran. Cette formule, modifiée de diverses manières, mais jamais bien profondément, donne les différents médicaments connus autrefois sous les noms suivants : *Elixir de propriété acide de Boerhaave*, *Elixir de propriété de Paracelse*, *Elixir de propriété alcalin*, *Elixir de propriété antiscorbutique*, *Elixir de propriété aromatique*, etc. Tous sont aujourd'hui à peu près inusités.

Élixir purgatif de Leroy ou **de Lignoret, Médecine Leroy, Remède Leroy, Purgatif Leroy.** Peu de médicaments purgatifs ont atteint la célébrité à laquelle est arrivé cet *élixir :* il s'est débité par quantités énormes dans la première moitié de ce siècle; mais depuis quelques années la mode, qui n'est pas sans une grande influence sur ces sortes de choses, et sans doute aussi l'abus qu'on en avait fait précédemment, l'ont fait un peu délaisser. On en fabrique quatre sortes différentes, dénommées no 1, no 2, no 3 et no 4, l'énergie allant en croissant. Le no 2 est le plus employé; voici comment on le prépare : On fait infuser, dans 6 kilogr. d'eau-de-vie, pendant douze heures, à une douce chaleur :

Scammonée	64 gr.
Turbith végétal	32
Jalap	250

On passe ensuite et on ajoute au liquide un sirop fait avec 1,250 gr. de cassonade et l'infusion de 250 gr. de séné dans 1 litre d'eau. On en prend de une à quatre cuillerées par jour. Les autres numéros sont composés des mêmes drogues; les quantités seules varient.

Élixir de quinquina et de safran. Liqueur dorée. Faire digérer dans 5 litres d'eau-de-vie vieille et 2 litres de vin de Malaga, pendant quatre jours :

Quinquina rouge	15 gr.
Cannelle	15
Ecorce d'oranges amères	15
Safran	8

Passez ensuite et édulcorez avec 1,250 gr. de sucre. Cet *élixir* stomachique est fort ancien; il tire l'un de ses noms de ce que, dans la formule que l'on en donnait autrefois, il était prescrit de plonger trente fois dans la liqueur sucrée une pièce d'or rougie au feu. Cette opération originale pouvait n'être pas indifférente, ainsi qu'on pourrait le croire : elle caramélisait une petite quantité de sucre et modifiait ainsi quelque peu le goût du produit.

Élixir de Stoughton, Teinture d'absinthe composée du Codex, Élixir stomachique, Alcoolé de gentiane et d'absinthe. Prenez :

Aloès	5 gr.
Cascarille	5
Rhubarbe	15
Gentiane	25
Germandrée	25
Absinthe	25
Ecorces d'oranges amères	25
Alcool à 60 centièmes	1,000

Après dix jours de macération, exprimez et filtrez (*Codex*). On en prend de 2 à 15 gr. comme stomachique.

Élixir sudorifique. Sirop obtenu avec :

Ipécacuanha	15 gr.
Tolu	15
Acide benzoïque	8
Opium purifié	8
Safran	8
Essence d'anis	4
Camphre	2gr,5
Alcool	1,000

Le nom en indique l'usage, qui est d'ailleurs peu répandu.

Élixir tonique de Gendrin. Ce médicament, assez usité depuis quelques années, s'obtient en exprimant, après quelques jours de contact, le mélange suivant :

Extrait de cascarille	5 gr.
Extrait de gentiane	5
Extrait d'absinthe	5
Extrait de myrrhe	5
Fleurs sèches de camomille	6
Ecorces d'oranges amères	10
Sous-carbonate de potasse	15
Eau distillée de menthe	250

On en prend une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau avant chaque repas.

Élixir tonique antiglaireux de Guillié. Remède dont la formule a été tenue secrète pendant fort longtemps. Les propriétaires de cet *élixir* ont déclaré depuis qu'il n'est autre chose que de l'*eau-de-vie allemande* ou *teinture de jalap composée*, édulcorée avec une certaine quantité de sirop de sucre.

Élixir végétal de la Grande-Chartreuse. Les moines de la Grande-Chartreuse de Grenoble vendent, dans des petites fioles vertes, enfermées dans des étuis de bois tourné, un *élixir* qui jouit, dans le sud-est de la France, de la réputation d'être une véritable panacée; ils en tiennent la formule secrète. Cependant on le reproduit exactement en opérant de la manière suivante. On fait macérer, dans 10 kilogr. d'alcool préalablement distillé sur des plantes aromatiques fraîches, pendant huit jours :

Mélisse fraîche	640 gr.
Hysope fraîche	640
Angélique fraîche	320
Cannelle	160
Safran	40
Macis	40

On exprime ensuite, on sucre et on filtre. La célèbre *liqueur de la Grande-Chartreuse* est fabriquée, dit-on, avec les résidus de la préparation de l'*élixir*.

Élixir viscéral d'Hoffmann, Vin amer alcoolisé, Élixir d'orange composé. Prenez :

Ecorces d'oranges amères	60 gr.
Cannelle	20
Carbonate de potasse	10
Vin d'Espagne	480

Faites macérer pendant huit jours, passez et ajoutez :

Extrait de cascarille	10 gr.
Extrait de ményanthe	10
Extrait de gentiane	10
Extrait d'absinthe	10

Filtrez après deux jours de repos (*Codex*). De 4 gr. à 8 gr. par jour dans un liquide approprié, comme stomachique, anthelminthique et fébrifuge.

Élixir vitriolique de Mynsicht, Alcoolé sulfurique aromatique, Élixir acide aromatique, Teinture aromatique sulfurique du Codex. Prenez :

Acore	30 gr.
Galanga	30
Camomille	15
Sauge	15
Absinthe	15
Menthe crépue	15
Girofle	12
Cannelle	12
Cubèbe	12
Muscades	15
Gingembre	15
Bois d'aloès	4
Ecorce de citron	4
Sucre	90
Alcool à 80 centièmes	1,000
Acide sulfurique	125

Laissez macérer les plantes pendant deux jours dans une partie de l'alcool, ajoutez l'acide, laissez macérer de nouveau pendant deux jours, ajoutez le reste de l'alcool, laissez encore macérer quatre jours, passez, exprimez et filtrez (*Codex*). Préparation autrefois connue comme stomachique et hémostatique. On en administre une quarantaine de gouttes dans un peu d'eau.

Élixir de Whytt, Teinture tonique, stomachique ou **roborante de Whytt, Élixir amer fébrifuge de Whytt, Teinture de quinquina amère de Whytt, Alcoolé de quinquina et de gentiane composé.** Faire une teinture avec :

Quinquina jaune	30 gr.
Gentiane	12
Ecorces d'oranges	12
Alcool à 56 centièmes	375

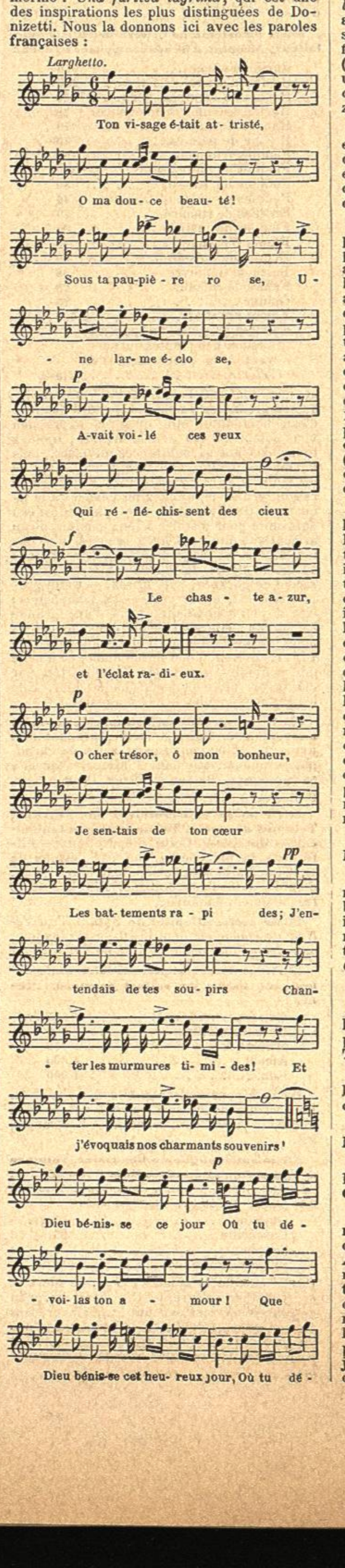
Élixir de Woronejé, Élixir ou **Gouttes anticholériques russes.** Prenez :

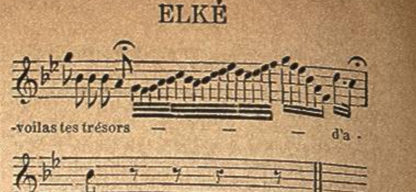
Nitre	4gr,75
Sel ammoniac	"
Poivre	4gr,75
Alcool	3,500
Eau royale	2
Vinaigre	750
Naphte	2
Huile d'olive	15
Alcoolat de menthe	250

Faites digérer pendant quatre heures et filtrez. Ce médicament est usité en Russie en cas de choléra asiatique; on en administre deux petites cuillerées plusieurs fois par heure.

Élixir de longue vie (L'), roman par H. de Balzac. V. ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

Élixir d'amour (L'), *Elisire d'amore*, opéra-bouffe italien en deux actes, musique de Donizetti, représenté en Italie en 1829, et à Paris, au Théâtre-Italien, le 17 janvier 1839. Le sujet de cet ouvrage a été souvent traité. Scribe et Auber l'ont approprié à la scène de l'Opéra sous le nom du *Philtre*, représenté en 1831. La partition de l'*Elisire d'amore* est une des plus agréables que le compositeur de Bergame ait écrite dans le genre bouffe. Elle abonde en motifs charmants, en mélodies gracieuses. Au premier acte, le duo pour ténor et basse, entre le jeune villageois Nemorino et le docteur Dulcamara, est un petit chef-d'œuvre de verve, dont l'accompagnement est aussi intéressant que la partie chantée. Les morceaux les plus saillants du second acte sont : le chœur : *Cantiamo, facciam brindisi ;* la barcarolle à deux voix : *Io son ricco e tu sei bella;* le quartetto : *Dell' elisir mirabile;* le duo entre Adina et Dulcamara, *Quanto amore*, et enfin la romance fraîche et suave de Nemorino : *Una furtiva lagrima*, qui est une des inspirations les plus distinguées de Donizetti. Nous la donnons ici avec les paroles françaises :





ÉLIXO s. m. (e-li-kso). Alchim. Nom du soleil et du mercure.

ÉLIZABETH. V. ÉLISABETH, comme on écrit plus ordinairement.

ÉLIZER v. a. ou tr. (é-li-zé). Syn. de LIZER.

ELIZONDO, bourg d'Espagne, prov. de Navarre, district et à 45 kilom. N. de Pampelune, ch.-l. de la vallée de Baztan, sur la Bidassoa; 1,500 hab. Elizondo est partagé par le Baztan en deux quartiers. La place principale est bordée d'un côté par l'église, construite en pierres rouges, sans ouvertures, et surmontée d'une tour carrée terminée en coupole. Le maître-autel est orné de la statue équestre de *Saint Jacques le Majeur* qui tient l'épée à la main et foule aux pieds de son cheval deux Arabes terrassés. Au fond de la place s'élève un vieil édifice nommé le *Palacio de los Gobernadores* (palais des gouverneurs). L'hôtel de ville est un grand bâtiment carré du XVIIe siècle, surchargé de médaillons de bois. En 1835, Elizondo fut assiégé deux fois par les carlistes.

ELJAS, ville d'Espagne (Estramadure), prov. et à 92 kilom. N.-N.-O. de Caures, sur les bords du Leon; 3,200 hab. Rues étroites, escarpées et inégales; fabriques de toiles; commerce d'huile d'olive, de farine, de savons, de toiles, de lin, de vins, de marrons, etc.

ELJEN, vivat hongrois. C'était le cri des premiers Madgyars, acclamant leur chef Arpad, fils d'Almos, qui venait de les conduire aux frontières de la Hongrie. *Eljen* est aussi le cri du peuple aux jours de fête nationale. Il a retenti également sur les champs de bataille de 1848-1849, quand les soldats hongrois disputaient leur patrie aux Croates et aux Autrichiens. *Eljen a Kiraly* (vive le roi!). On acclame ainsi chaque roi après la cérémonie du sacre et du couronnement dans l'église cathédrale de Bude-Pesth. La dernière fois que ce cri s'est fait entendre, c'est le 8 juin 1867, en l'honneur de François-Joseph, empereur d'Autriche, couronné roi de Hongrie en vertu de la pragmatique sanction de 1688 (diète de Presbourg), qui déclare la couronne de saint Etienne héréditaire dans la famille des Habsbourg.

EL-KAB, village de l'Egypte moderne, dans la haute Egypte, à 29 kilom. S.-E. d'Esnèh, sur la rive droite du Nil et l'emplacement de l'antique *Elethya*. Cette localité est une des plus intéressantes de la haute Egypte; en quittant le Nil un peu au-dessous de ce village, on a devant les yeux les traces d'une enceinte immense : « Ce sont, dit M. Adolphe Joanne, les restes des anciens remparts de la ville, qui étaient très-épais et construits en briques creuses. De nombreux monticules, formés par des amas de décombres pulvérisés, couvrent l'emplacement considérable où s'élevaient les habitations privées. Parmi ces buttes artificielles, on ne trouve aucun vestige de monuments publics. C'est dans une seconde enceinte, au sud de la première et l'enveloppant en partie, qu'étaient situés les édifices d'un caractère monumental; mais ils sont pour la plupart détruits jusqu'au ras du sol. Quelques restes de temples ont seuls échappé à cette ruine complète. »

ELKAÏTE s. m. (èl-ka-i-te) Hist. relig. Membre d'une secte chrétienne judaïsante.

ELKANA, rabbin qui vivait au IIe siècle de notre ère. Il a écrit, ou du moins on lui attribue un livre cabalistique fort remarquable, intitulé *Peliah, livre des choses admirables*, rempli de visions singulières et de commentaires étranges sur le premier chapitre de la *Genèse*.

ELKE s. m. (èl-ke). Mamm. Syn. d'ÉLAN.

EL-KEF, autrefois *Sicca Venerea*, ville de l'Afrique septentrionale, régence de Tunis, près de la Medjerdah, à 127 kilom. S.-O. de Tunis; 7,000 hab. Ruines et inscriptions.

ELKEID s. m. (èl-kèd). Astron. Nom de l'étoile de la Grande-Ourse désignée dans les catalogues par la lettre η.

ELKERKÉDON s. m. (èl-kèr-ké-don). Mamm. Nom persan du rhinocéros.

ELKÉSAÏTE s. m. (èl-ké-za-i-te). Hist. relig. Nom donné aux chrétiens judaïsants. ‖ On dit aussi ELKSAÏTE.

— **Encycl.** Le christianisme fut d'abord annoncé aux Juifs, et c'est parmi ceux-ci qu'il compta ses premiers sectateurs. D'après les *Actes des Apôtres*, les premiers chrétiens se rendaient régulièrement au temple et assistaient au culte de la synagogue. Pour eux, pour quelques-uns des apôtres même, le christianisme n'était que l'accomplissement de la Loi, l'épanouissement du judaïsme. Ce sont les partisans de cette opinion qu'on appelle les judéo-chrétiens. Ils furent assez nombreux dans le Ier siècle; mais, à mesure que les

païens entrèrent dans l'Eglise, ils absorbèrent l'élément juif et étouffèrent les idées dont il était le représentant. Quand les Ebionites et les Nazaréens eurent à peu près disparu, même de la Palestine, il n'y eut d'autres sectes juives nouvelles que les *elkésaïtes*, les hypsistariens et les cœlicoles. Les *elkésaïtes* étaient des adorateurs du Dieu fort. A leurs yeux, Jésus n'était qu'un homme, l'envoyé de l'Eternel, le prophète suprême, mais enfin un homme qu'on ne pouvait faire égal à Dieu. Ils soutenaient que la loi mosaïque n'avait point été abolie par le Christ, qu'il fallait donc se soumettre à ses prescriptions. Leur respect à cet égard était porté si loin, que quelques historiens se sont demandé s'il ne fallait pas voir dans les adhérents de cette secte des prosélytes de la porte imparfaitement convertis au christianisme et retenant quelques-uns des rites de la synagogue. Quoi qu'il en soit, le temps était passé où le judéo-christianisme pouvait exercer quelque influence sur les destinées de l'Eglise. Ses partisans n'étaient plus en nombre, et leurs efforts se perdent au milieu de tous les adversaires du dogme de la Trinité. Leur esprit positif, pratique, terre à terre plus d'une fois, ne pouvait convenir à cette époque avide de merveilleux et toujours prête à suivre les imaginations aventureuses. Ils ne firent pas de conquêtes dans l'Eglise; car, après le commencement du ve siècle, il n'est plus fait mention d'eux. Le même silence se produit autour des hypsistariens, adorateurs du Très-Haut, et des cœlicoles, adorateurs du ciel. Le rôle du judéo-christianisme est désormais fini.

EL-KHARGÈH, nom d'une oasis et d'une ville de la haute Egypte. V. KHARGÈH.

ELKHART, ville d'Amérique, Etat d'Indiana, au confluent du Saint-Joseph et de l'Elkhart, à 234 kilom. d'Indianopolis; 2,600 hab. Cette ville semble appelée à un accroissement considérable, car elle est le principal entrepôt pour l'exportation des produits de cette région, à cause de sa position sur les chemins de fer du Michigan, de l'Indiana septentrional et de l'Indiana méridional; elle communique en outre par eau avec le lac Michigan. Elle donne son nom à un comté qui a pour chef-lieu Goshen, et compte une population de 15,000 hab., répartie sur une superficie de 1,016 kilom. carr.

ELKHART, rivière des Etats-Unis, prend sa source dans l'Etat d'Indiana et débouche dans le lac Saint-Joseph, Etat de Michigan, après un cours d'environ 160 kil.

ELKINGTON (George-Richard), inventeur anglais, né à Birmingham en 1801, mort dans sa propriété de Pool-Park, comté de Denbigh, en 1865. C'est lui qui a fait breveter et introduire dans le commerce (1840) les procédés d'argenture et de dorure par l'électricité. Dans le principe, M. Elkington employait une vingtaine d'ouvriers, et la maison qu'il a fondée en occupe actuellement plus d'un millier, tant ont été rapides le développement de ses procédés et leur application à une foule d'usages différents. Birmingham, déjà célèbre par ses manufactures, a acquis, grâce à M. Elkington, une branche nouvelle d'industrie, qui, dans le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne seulement, donne, directement ou indirectement, de l'ouvrage à plus de dix mille ouvriers. L'activité et le goût épuré d'Elkington ont promptement donné à ses produits la place éminente qu'ils occupent dans les œuvres industrielles de notre époque, et toutes les expositions dans lesquelles il a figuré depuis 1840 ont été pour lui l'occasion d'autant de triomphes parfaitement mérités; les plus hautes récompenses lui ont été décernées.

Quoique toujours désireux d'encourager le talent indigène dans toutes les branches de son art, il fut obligé de reconnaître que, sous le rapport du dessin et du modelage, ses compatriotes avaient beaucoup à apprendre des Français; aussi employait-il simultanément dans les ateliers affectés à ces deux genres de travaux des Français et des Anglais, dans l'espérance d'inculquer à ces derniers le sentiment artistique qui leur fait généralement défaut. Comme on savait qu'il accueillait avec empressement tous les perfectionnements mécaniques qui pouvaient se produire, les inventeurs de nouveaux procédés de fabrication venaient lui offrir spontanément leurs brevets, et l'on peut dire que la grande usine de Birmingham est, à ce point de vue, aussi complète que cela est possible dans l'état actuel de la science. M. Elkington exploitait, en même temps, et sur une grande échelle, des fonderies de cuivre et des mines de charbon dans le pays de Galles. Chez M. Elkington, les vertus de l'homme privé égalaient les connaissances et l'habileté de l'industriel; sa bienveillance, son équité, sa générosité sans ostentation lui avaient acquis l'estime de tous ses concitoyens, et sa mort a été universellement regrettée.

EL-KOS, fleuve du Maroc, qui a sa source dans l'intérieur de cette contrée, au pied d'une chaîne de hautes montagnes, coule ensuite à l'ouest près de la frontière occidentale et se jette dans l'océan Atlantique, près de la ville d'El-Arasch, après un cours total de 64 kilom. Il arrose une fertile vallée et ses rives sont couvertes de champs bien cultivés et de vergers abondants en fruits de toute espèce.

ELKOSCH, ville de la Palestine, patrie du prophète Nahum, probablement la même que *Elkesei*, située en Galilée sur la rive orientale du Jourdain; 4,000 hab. Quelques auteurs, avec moins de vraisemblance, ont voulu identifier cet endroit avec *Alkousch* d'Assyrie, placée à environ 2 milles de Mossoul, sur le Tigre. Les Orientaux, partageant la première opinion, montrent encore dans ce petit village le prétendu tombeau de Nahum. La ville moderne est bâtie sur une colline peu élevée, à 48 kilom. N. de Mossoul, et est entourée de murs très-solides; les maisons, situées sur la pente de la colline, s'étagent les unes au-dessus des autres, et n'ont pas de rez-de-chaussée; une arcade en tient lieu et fait de chaque maison une sorte de forteresse isolée. Les habitants sont tous catholiques, mais ne parlent que l'arabe. Ils portent le même costume que les Curdes; leurs femmes n'ont pas de voiles, et laissent pendre leurs cheveux en tresses, tandis qu'elles entourent le sommet de leur tête d'une guirlande de pièces de cuivre, la plupart du temps de vieilles monnaies européennes.

ELK-RIVER, rivière des Etats-Unis d'Amérique, dans la Pensylvanie, formée par la réunion de deux cours d'eau qui descendent du versant oriental des monts Alleghany, entrent dans l'Etat de Maryland, et se réunissent à Elkton, pour aller se jeter dans la baie Chesapeake, après un cours de 55 kilom.; navigable depuis son embouchure jusqu'à Elkton.

ELKTON, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Maryland, à 16 kilom. N. de Charlestown, sur l'Elk; 2,500 hab. Cour de justice; banques; manufactures de drap; port de commerce.

ELKYSMOLOGIE s. f. (èl-ki-smo-lo-jî — du gr. *elkusmos*, traction violente; *logos*, discours). Physiq. Exposé des notions qui se rapportent aux tremblements de terre.

— **Encycl.** L'art de prévoir les tremblements de terre, les orages, les inondations, les disettes, etc., paraît, dit l'auteur de l'*Histoire des sciences occultes*, avoir été chez les anciens le partage de la classe savante ou sacerdotale. Les études sur la physique et l'histoire naturelle, que cette classe poursuivait incessamment et dans lesquelles elle lançait ses adeptes les plus intelligents, ne permettent aucun doute à cet égard; l'histoire des brahmes, des mages, des prophètes, des devins et des philosophes est semée de ces sortes de pronostics, qui se réalisaient dans la majorité des cas. Ainsi Phérécide, premier maître de Pythagore, après avoir examiné attentivement l'eau d'un puits et l'avoir goûtée, dit aux Samiens que la journée ne se passerait pas sans qu'ils éprouvassent un *cysme* ou tremblement de terre. En effet, le soir même, plusieurs secousses se firent sentir, et, sur plusieurs points de l'île, la terre s'entr'ouvrit, laissant échapper des vapeurs sulfureuses. La dégustation de l'eau trouble et chaude d'un puits qui était ordinairement froide et limpide suffit au philosophe pour prévoir la secousse qu'on ressentit.

L'*elkysmologie* peut être considérée comme la science mère de la météorologie. A Lacédémone, le philosophe Anaximandre prédit un tremblement de terre qui occasionna la chute d'une quantité de rochers du mont Taygète; cette prédiction était, rapporte M. Debay, basée sur un bruit sourd et formidable qui précède toujours de quelques heures les violentes secousses et l'éruption d'un cratère.

Moïse, Zoroastre et les principaux chefs de la classe sacerdotale de l'antiquité se servirent de l'*elkysmologie* pour donner aux peuples une haute idée de leur connaissance des choses extraordinaires. Thalès, Pythagore, Démocrite s'en occupèrent aussi, mais en ne présentant leur savoir que comme le résultat de l'étude des phénomènes terrestres, et non comme une science surnaturelle. Les devins, les augures, les aruspices avaient également appris à pronostiquer d'après l'état du ciel. Empédocle enseignait le moyen d'enchaîner les vents, d'exciter ou d'apaiser les tempêtes, et de prévoir les tremblements de terre; ce qui ne l'empêcha pas, en voulant examiner de trop près les causes volcaniques, de perdre la vie par suite d'une éruption qu'il n'avait pas su prévoir.

Si des peuples anciens nous passons aux modernes, nous voyons l'*elkysmologie* en honneur dans les derniers siècles; il fut constaté à Bologne, en 1695, que l'eau des puits et des fontaines se troubla et devint tiède aux approches du tremblement de terre qui eut lieu cette année-là, et le même phénomène fut observé en Sicile, en 1818, la veille de la terrible éruption de l'Etna.

Des phénomènes du même genre observés par des savants ont donné l'occasion de préciser le jour et même l'heure de plusieurs tremblements de terre, et celui qui ravagea la Calabre citérieure fut annoncé par M. Cadet de Metz quinze jours avant qu'il n'eût lieu; enfin, en 1828, un savant français prédit également et avec exactitude, une quinzaine de jours d'avance, l'affreux tremblement de terre qui bouleversa Lima et porta ses ravages jusqu'à la Martinique. L'art de prévoir les changements atmosphériques et les commotions terrestres a de nos jours de nombreux adeptes. Cet art n'a fait que changer de nom.

ELKYSMOMÈTRE s. m. (èl-ki-smo-mè-tre — du gr. *elkusmos*, traction; *metron*, mesure). Physiq. Dynamomètre particulièrement propre à mesurer les forces de traction.

ELKYSMOMÉTRIE s. f. (èl-ki-smo-mé-trî — du gr. *elkusmos*, traction; *metron*, mesure). Physiq. Art de mesurer les forces de traction.

ELL s. m. (mot angl. signif. *aune*). Métrol. Mesure de longueur usitée en Angleterre, principalement pour les étoffes.

ELLA (John), né en Angleterre en 1798. Il a fondé la société de musique instrumentale connue à Londres sous le nom de *The musical Union*. Après quelques études musicales élémentaires, il vint à Paris vers 1826, et prit des leçons de contre-point sous la direction de M. Fétis. Pendant vingt-cinq ans, à partir de son retour à Londres, Ella fit partie, comme violoniste, de l'orchestre de l'Opéra et de la Société philharmonique; mais il abandonna ces fonctions pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de la création d'une société de musique de chambre. Accueilli favorablement par l'aristocratie anglaise, qu'il sut intéresser à la réalisation de son plan, Ella put, dès 1845, commencer ses séances, qui ont prospéré et se sont maintenues jusqu'à ce jour. Les artistes distingués qui se rendent à Londres, à l'ouverture de chaque saison musicale, tiennent à honneur de se faire entendre aux réunions de cette société, et d'y interpréter, devant un auditoire d'élite, les chefs-d'œuvre d'Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Mendelssohn. Ella publie chaque année un bulletin analytique des morceaux exécutés dans ces auditions, sous le titre de *The Annual Record of the musical Union*.

ELLAGATE s. m. (èl-la-ga-te). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide ellagique et d'une base.

ELLAGIQUE adj. (èl-la-ji-ke). Chim. Se dit d'un acide fourni spontanément par une infusion de noix de galle : *Acide* ELLAGIQUE.

— **Encycl.** L'acide *ellagique* ($C^{14}H^2O^7,HO$) appartient à la série des acides organiques, et se trouve en même temps que l'acide gallique dans l'extrait de noix de galle abandonnée au contact de l'air. On le rencontre aussi dans l'économie animale, où il forme des concrétions particulières; ces concrétions ont reçu le nom de *bézoards*.

Insoluble dans l'eau, dans l'éther et dans l'alcool, cet acide a l'aspect d'une poudre jaunâtre, qui offre dans certaines circonstances des changements de composition assez remarquables. Desséché, sa formule est $C^{14}H^3O^8$; quand il s'hydrate, il prend deux équivalents d'eau en plus, et se présente avec la composition correspondante à $C^{14}H^5O^{10}$; une température de 120° est nécessaire pour qu'il perde son eau d'hydratation.

Pour se procurer l'acide *ellagique*, on procède, en traitant la noix de galle ou son extrait, de la même façon que pour avoir l'acide gallique. Après la transformation entière du tanin, amenée soit par l'action d'un acide, soit par la fermentation, le dépôt formé est traité par l'eau bouillante. Ce liquide dissout l'acide gallique, et une dissolution de potasse, ajoutée après décantation, fixe l'acide *ellagique* sous forme d'ellagate de potasse. On évapore la liqueur, et le sel cristallise, ou bien on le traite par un acide qui rend libre l'acide *ellagique*.

Cette substance n'offre, du reste, aucun intérêt industriel.

ELLAIN (Nicolas), médecin et littérateur français, né à Paris en 1534, mort dans la même ville en 1621. Il étudia d'abord le droit, fut reçu avocat au Parlement, se livra ensuite à l'étude de la médecine, et devint doyen de la Faculté en 1584. Son zèle extraordinaire pour les intérêts de sa corporation le fit surnommer l'*Atlas des Ecoles*. L'obligation pour les pharmaciens de ne délivrer de remède que sur une ordonnance signée d'un médecin fut décrétée sur ses instances par le conseil d'Etat. On lui doit aussi une réforme du *Codex*, et plusieurs ouvrages littéraires et médicaux : *Sonnets* (Paris, 1561, in-8°) ; *Panégyrique*, en vers, de Pierre de Gondy (Paris, 1570, in-4°); *Advis sur la peste* (Paris, 1606, in-8°); *Chant en l'honneur du cardinal de Retz nouvellement élu* (Paris, 1618, in-4°); *Censure de quelques remèdes* (Paris, 1619).

ELLBUTH s. m. (èl-butt). Ichthyol. Nom vulgaire donné au flet par les pêcheurs de Dunkerque.

ELLE s. f. (è-le). Ancienne forme du mot AILE.

— Métrol. Mesure de longueur, de superficie et de volume, usitée en Prusse, et qui équivaut à 2 *fuss* 1/8.

ELLE pron. pers. fém. de la 3e pers. (è-le — lat. *illa*, celle-là). Cette personne ou cette chose-là : ELLE *aime.* ELLE *l'a dit.* ELLE *le peut. C'est* ELLE. *Je vais chez* ELLE. *Je m'occupe d'*ELLE. *Une conscience pure répand autour d'*ELLE *une sorte de parfum.* (La Rochef-Doud.) *L'Assemblée constituante se déclare inviolable, et défend au pouvoir de toucher à* ELLE. (Thiers.) *Aucune créature ne vit par* ELLE *et pour* ELLE. (Bautain.) *Une qualité n'est jamais seule ;* ELLE *attire à* ELLE, *par une sorte d'aimant, celles qui l'avoisinent.* (Théry.)

Vous n'êtes point pour *elle* un homme à dédaigner.
CORNEILLE.

Elle me fuit! Veillé-je, ou n'est-ce point un songe?
RACINE.

Je trouvai du plaisir à me perdre pour *elle*.
RACINE.

Elle était à quinze ans l'objet de mille vœux.
BOURSAULT.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,
Et c'est ma léthargie. — Oui, c'est *elle* en effet.
REGNARD.

Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles?
— En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'*elles*.
VOLTAIRE.

Toi, fille de la Nuit, quand les ombres fidèles
Des champs aériens rembrunissent l'azur,
Sans éclipser tes sœurs, tu répands auprès d'*elles*
Un feu tranquille et pur.
Mme TASTU.

— Absol. La femme aimée : *De qui parlez-vous là? — D'*ELLE. *— Quoi! toujours d'*ELLE!

— Substantiv. Femme, personne identique ou semblable : *Sa sœur est une autre* ELLE-*même. On dirait qu'en* ELLE *une autre* ELLE *se meut, s'agite, suit un but tout tracé, et veut devenir... quoi? le sait-elle?* (Michelet.)

— Gramm. *Elle*, employé comme sujet, se place après le verbe dans les cas suivants : 1° Dans les phrases interrogatives, exclamatives, imprécatives : *Que dit-*ELLE? *Que n'est-*ELLE *ici! Puisse-t-*ELLE *périr!* 2° Lorsque la phrase a un sens elliptique et que les mots *quand même* s'y trouvent supprimés : *Le pourrait-*ELLE, *elle ne le voudrait pas. Dût-*ELLE *y succomber, elle ne reculera jamais.* 3° Dans les phrases énonciatives, avec le verbe *dire* ou tout autre verbe énonciatif : *Je veux bien, dit-*ELLE. *Tant mieux, fit-*ELLE. *Et vous? demanda-t-*ELLE. *Hélas! soupira-t-*ELLE. *C'est bien fait, pensa-t-*ELLE.

Moi, j'ai blessé quelqu'un? fis-je tout étonné.
— Oui, dit-*elle*, blessé, mais blessé tout de bon.
MOLIÈRE.

4° Avec certains adverbes, prépositions, locutions adverbiales ou prépositives, qui se placent au commencement d'une phrase et précèdent une explication, une restriction : *Aussi le fit-*ELLE. *En vain essaya-t-*ELLE. *Au moins l'espère-t-*ELLE. *A peine s'en doute-t-*ELLE. *Peut-être y viendra-t-*ELLE. *Toujours est-*ELLE *contente.* Mais, dans ce cas, la règle n'est pas obligatoire, et *elle* peut se placer avant le verbe, si l'oreille le permet.

— Dans tous les cas où *elle* suit le verbe, ce mot se lie au verbe par trait d'union. ‖ Si le verbe se termine par une voyelle, on met un *t* euphonique entre le verbe et le pronom, et on joint le tout par deux traits d'union : *Pleurera-*T-ELLE?

— Dans tous les cas où *elle* doit suivre le verbe, ce mot s'exprime, lors même que le nom dont il doit tenir la place est aussi exprimé. C'est alors un véritable pléonasme : *Votre* SŒUR *n'est-*ELLE *pas plus belle? Cette* DAME *dût-*ELLE *m'en vouloir, je répondrai.* ‖ Toutefois, s'il est facultatif de placer *elle* avant ou après le verbe, il devient également facultatif d'exprimer ou de supprimer ce pronom : *Aussi cette* DAME *m'a-t-*ELLE *ou m'a approuvé.*

— Dans une inversion, lorsque le verbe se trouve placé avant le mot dont le pronom *elle* tient la place, le pronom doit toujours être exprimé : ELLE *n'est pas tarie, la source de nos larmes.* (Mirab.) Les écrivains modernes ont abusé de cette inversion élégante.

— Sur l'emploi du pronom *elle* aux cas obliques, Bouhours a fait d'utiles et fines remarques. Il est certain qu'*elle* au nominatif ne convient pas moins à une chose qu'à une personne, et qu'on dit également bien d'une maison et d'une femme : *Elle est agréable;* mais, aux cas obliques, *elle* ne convient pas à la chose comme à la personne, et l'on ne doit pas dire, par exemple, en parlant d'un homme à qui telle ou telle littérature plairait extrêmement : *Il est fort attaché à* ELLE, *il est charmé d'*ELLE. Il faut dire en ce cas : *Il y est fort attaché, il en est charmé.* On ne dit pas bien aussi, en parlant d'une victoire ou de quelque action glorieuse : *J'ai fait un discours sur* ELLE. Bouhours ne semble pas trouver bien la phrase suivante de Bossuet : *Une action si importante traîne de grands avantages après* ELLE. « Quoi qu'il n'y ait proprement que l'usage qui puisse nous instruire à fond là-dessus, dit Bouhours, et qu'il soit fort difficile de rendre raison pourquoi l'un se dit plutôt que l'autre, il ne sera pas inutile peut-être de marquer quelques occasions où *elle* se met fort bien dans les cas obliques.

» 1° Quand la chose se prend pour une personne, par exemple : *Si la vertu paraissait à nos yeux avec toutes ses grâces, nous serions tous charmés d'*ELLE.

» 2° Quand *elle* est enfermé dans la période et ne finit point le discours; ainsi, quoiqu'on ne puisse pas dire, en parlant de la philosophie : *De toutes les sciences, il n'y en a point qui me plaise davantage; plus je l'étudie, plus je suis charmé d'*ELLE, je dirai bien : *C'est d'*ELLE *que les hommes ont appris à vivre; c'est à* ELLE *qu'ils doivent leurs plus belles connaissances.*

» 3° *Elle* peut finir le discours, quand la phrase qu'on emploie a rapport d'elle-même aux personnes. En voici un exemple qui le fera entendre : *Il ne faut pas s'étonner, dit un bon auteur en parlant de l'amour-propre, s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre hardiment en société avec* ELLE. Cette locution *entre en société*, qui est un terme de commerce et qui regarde directement les personnes, fait qu'*austérité* jouit en

quelque sorte des droits de la personne, et qu'*avec elle*, à la fin de la période, n'a rien qui choque. Le même écrivain a pu dire, selon le même principe : *La philosophie triomphe aisément des maux passés et de ceux qui ne sont pas près d'arriver; mais les maux présents triomphent d'*ELLE.

« Il y a, sans doute, dit avec bonhomie le P. Bouhours en terminant ses réflexions sur ce point de grammaire, il y a, sans doute, d'autres rencontres où *elle* se peut mettre aux cas obliques, mais elles ne se présentent pas à ma mémoire. » Voir au mot PRONOM la note de grammaire.

Elle et Lui, roman par G. Sand. V. CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.

ELLÉ, rivière de France, qui prend sa source près des étangs de Glomel, dans la partie S.-O. du département des Côtes-du-Nord. Elle traverse du N. au S. la pointe occidentale du département du Morbihan, entre dans le département du Finistère, où elle baigne Quimperlé, en prenant le nom de Laita, et se jette dans l'Atlantique à l'anse du Poudlu, après un cours de 74 kilom. Elle est navigable sur un parcours de 15 kilom., depuis Quimperlé jusqu'à la mer.

ELLÉBOCARPE s. m. (èl-lé-bo-kar-pe). Bot. Syn. d'ELLOBOCARPE.

ELLEBODE (Nicaise VAN), en latin **Ellebodius**, philosophe et poëte flamand, né à Cassel, mort à Presbourg en 1577. Il entra dans l'état ecclésiastique, étudia la médecine et la langue grecque, devint chanoine d'Eger et mourut d'une fièvre contagieuse. Il a laissé une traduction latine de l'ouvrage grec de l'évêque Nemesius, intitulé : *Livre sur la nature de l'homme* (Auxonne, 1671, in-8°). Il a écrit aussi des lettres sur des sujets scientifiques et des poésies latines.

ELLÉBORASTRE s. m. (èl-lé-bo-ra-stre — de *ellébore*, et de la désinence péjor. *astre*). Bot. Section du genre ellébore.

ELLÉBORE ou **HELLÉBORE** s. m. (èl-lé-bo-re — gr. *elleboros*, même sens). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées et type de la tribu des elléborées, que les anciens employaient contre la folie : *L'*ELLÉBORE *noir est un médicament drastique et diurétique.* (C. d'Orbigny.) ‖ *Ellébore blanc*, Nom vulgaire de la racine ou rhizome du varaire blanc : *L'*ELLÉBORE BLANC *a les mêmes propriétés que les bulbes de colchique.* (Soubeyran.) ‖ *Ellébore d'hiver*, Nom vulgaire de l'éranthis d'hiver. ‖ *Ellébore noir*, Nom vulgaire de l'ellébore fétide.

—Fam. Remède à la folie : *Hippocrate jugea que c'était aux Abdéritains et non à Démocrite qu'il fallait administrer l'*ELLÉBORE. (Cabanis.)

> Elle a besoin de six grains d'*ellébore*,
> Monsieur; son esprit est tourné.
> MOLIÈRE.
>
> Souvent notre bon sens malgré nous s'évapore,
> Et nous avons besoin tous d'un grain d'*ellébore*.
> REGNARD.
>
> Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
> Sitôt que moi ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?
> Repartit l'animal léger;
> Ma commère, il faut vous purger
> Avec quatre grains d'*ellébore*.
> LA FONTAINE.

— **Encycl.** Ce genre de renonculacées renferme des plantes herbacées, vivaces, à tiges nues ou feuillées, souvent rameuses et buissonnantes. Les feuilles radicales sont palmées ou pédalées, pétiolées; celles de la tige sont sessiles ou presque sessiles et palmatiséquées; toutes présentent une consistance coriace et une couleur d'un vert sombre. Les fleurs, grandes et penchées, ont un calice à cinq sépales persistants ou pétaloïdes; une corolle composée de cinq ou dix pétales assez courts, tubuleux ou en cornet; des étamines en nombre indéfini; un pistil composé de trois à dix carpelles, à une seule loge multiovulée, surmontés chacun d'un style court, terminé par un stigmate simple. Le fruit est formé de plusieurs follicules coriaces, monospermes.

Le genre *ellébore* comprend une douzaine d'espèces, qui croissent dans les régions tempérées ou boréales de l'ancien continent. Elles paraissent rechercher les lieux arides, incultes et pierreux, qu'elles ornent par l'élégance de leur port et de leur feuillage. Leurs fleurs s'épanouissent au premier printemps, et quelquefois même dans le cœur de l'hiver. Toutes ces plantes exhalent une odeur désagréable et nauséeuse; leur saveur est âcre, amère et brûlante.

Leurs propriétés médicales, célèbres dès la plus haute antiquité, sont en général très-actives; mais elles varient suivant les climats. Les *ellébores* constituent des médicaments très-énergiques et dont l'emploi exige la plus grande circonspection; la médecine vétérinaire en a tiré parti. Voici les espèces les plus intéressantes.

L'*ellébore noir*, appelé aussi *rose de Noël*, est une plante vivace, formant des touffes larges et trapues. Du milieu de ses feuilles larges, palmées, profondément découpées en plusieurs lobes, s'élèvent des hampes nues, hautes de 0m,30 au plus, et terminées par une ou deux grandes fleurs d'un blanc rosé, qui naissent avant les feuilles nouvelles. Cette espèce, la plus belle du genre, commence à fleurir vers la fin de décembre, d'où le nom vulgaire de *rose de Noël*, et sa floraison continue pendant tout l'hiver. Elle est répandue dans presque toute l'Europe méridionale, et croît surtout dans les lieux montueux et ombragés. Mais on peut la cultiver en plein air jusque dans le nord de cette région, et elle est recherchée dans les jardins; ses fleurs, qui seraient remarquées en toute saison, sont d'autant plus intéressantes que l'époque à laquelle elles s'épanouissent est plus pauvre sous ce rapport. On la cultive en terre fraîche, à mi-ombre, et on la multiplie d'éclats ou de graines semées aussitôt après leur maturité; dans ce dernier cas, elle ne fleurit guère que la troisième année. Cette plante a produit par la culture plusieurs variétés. La racine de cette espèce est d'un noir brunâtre, de la longueur et de la grosseur du doigt, couverte de fibres déliées, munie d'anneaux circulaires, et portant des vestiges d'écailles foliacées. Fraîche, elle a une odeur nauséeuse et spéciale; sa saveur, d'abord douceâtre, devient bientôt âcre et repoussante. Cette racine, quand on l'applique sur la peau, produit la vésication; mise sur une plaie saignante, elle détermine des vomissements. En résumé, c'est un poison énergique, que l'on combat par les boissons mucilagineuses et délayantes, suivies de potions opiacées, de café ou d'autres excitants, de boissons acidules, etc. Cette même racine, desséchée depuis peu, est émétique, purgative et emménagogue; avec le temps, elle perd presque entièrement sa propriété purgative, mais elle est alors altérante, diurétique et sternutatoire. Les anciens l'employaient contre les affections du cerveau, l'aménorrhée, l'hydropisie, les fièvres intermittentes, l'épilepsie, la chorée, les maladies nerveuses et vermineuses, les dartres, etc. Aujourd'hui, cette plante n'est guère usitée que dans les cas désespérés où l'on veut opérer une révulsion énergique; on a pu guérir ainsi des maladies devant lesquelles tous les autres médicaments avaient échoué. La médecine vétérinaire en fait un emploi plus fréquent; on s'en sert pour purger les chevaux, et on l'administre au bétail dans les épizooties. A l'extérieur, on en fait des sétons ou des exutoires, qui déterminent chez les animaux une suppuration abondante. L'*ellébore noir*, qui sert aux usages médicaux, vient surtout de l'Auvergne et de la Suisse.

L'*ellébore vert* se distingue de l'espèce précédente par sa taille plus petite, ses feuilles à segments plus étroits et ses fleurs vertes. Il croît en Angleterre, dans toute l'Europe centrale et en Italie. Il habite les bois, les montagnes, les lieux pierreux, les prairies hautes, et semble préférer les terrains crayeux. Toutes les parties de cette plante sont âcres et exhalent une odeur désagréable. La saveur, bien plus amère et repoussante que celle de l'*ellébore noir*, se développe rapidement et passe à l'âcreté la plus caustique. Aussi lui accorde-t-on des propriétés plus énergiques encore que celles de l'espèce précédente. L'*ellébore vert* est employé contre les maladies de la peau, les fièvres intermittentes, l'aliénation mentale, la mélancolie, la manie, l'hypocondrie, l'hydropisie, les dartres invétérées, etc. En Italie, on fait avec cette plante une décoction concentrée, qui, édulcorée avec du miel, sert à faire périr les mouches.

L'*ellébore fétide*, plus connu sous le nom vulgaire de *pied-de-griffon*, a une tige élevée, rameuse, couverte de feuilles d'un vert foncé, et terminée par un corymbe de fleurs verdâtres, à bord lavé de rouge. C'est une plante d'un bel effet, qui garde souvent ses feuilles pendant tout l'hiver et fleurit quelquefois dès le mois de février. N'était son odeur désagréable, nul doute qu'il ne fût plus recherché pour l'ornementation des jardins. Cet *ellébore* croît dans presque toute l'Europe; il habite les lieux incultes, stériles et pierreux, la lisière des bois, les pâturages des montagnes, les terrains crayeux ou graveleux. Par son odeur, sa saveur, ses propriétés médicales et ses usages, il rappelle les deux espèces précédentes. Son action énergique l'a fait employer comme vermifuge. Comme il est très-répandu partout, il joue un grand rôle dans la médecine populaire; c'est un purgatif assez ordinaire pour les paysans d'un tempérament robuste, mais qui produit quelquefois de graves accidents. A Naples, la racine est employée avec succès contre les douleurs de dents. Mais, en général, pour cette espèce, c'est surtout des feuilles qu'on fait usage. Le bétail ne touche pas plus à cette plante qu'aux autres *ellébores*. Quelquefois, cependant, les bêtes à laine, sortant de la bergerie où elles ont passé l'hiver nourries de fourrage sec, et par cela même avides d'herbe fraîche, broutent les sommités de l'*ellébore fétide*. Dans ce cas, elles subissent une purgation violente et périssent même, si la quantité ingérée est trop forte.

L'*ellébore oriental* est l'espèce la plus célèbre de ce genre; il ressemble à l'*ellébore vert*, dont il ne se distingue que par ses feuilles plus amples et ses grandes fleurs d'un pourpre verdâtre ou brunâtre. Il habite la Grèce, les environs de Constantinople, l'Asie Mineure, les bords de la mer Noire, et croît sur les montagnes et dans les lieux incultes. Ses propriétés, qui sont celles de l'*ellébore noir*, moins l'âcreté et l'odeur nauséeuse, ont été connues de toute antiquité.

« La découverte de l'action purgative de cette plante est attribuée au berger et devin Mélampe, qui remarqua l'effet qu'elle produisait sur ses chèvres quand elles en avaient brouté, et c'est en son honneur qu'on donna à l'*ellébore* le nom de *melampodium*, qui était en usage dans les anciens traités de matière médicale. La réputation de l'*ellébore* vint de l'heureuse application qui en fut faite par Mélampe, pour guérir d'une aliénation mentale les filles du roi Prœtus, vainement traitées par les médecins les plus habiles du temps. Comme on l'employait surtout contre la folie, et que l'*ellébore* recueilli à Anticyre jouissait d'une haute réputation, *faire un voyage à Anticyre* signifiait proverbialement être atteint d'aliénation mentale. On croyait si fermement à son action spécifique sur l'intelligence, que les philosophes en prenaient par habitude pour développer leurs facultés ou se préparer à un travail de méditation. On l'administrait avec une imprudente confiance, et jusqu'à ce qu'il se produisît un ensemble de symptômes d'empoisonnement qu'on appelait *elléborisme*. » (F. Gérard).

On estimait particulièrement l'*ellébore* qui croissait sur le mont Hélicon ou sur le Parnasse. La récolte de sa racine, qui avait lieu au commencement de l'automne, était accompagnée de cérémonies et de pratiques superstitieuses. Au moment où on l'arrachait, tous les assistants adressaient des prières à Apollon et à Esculape. On croyait que si un aigle ou un milan venait à apparaître alors et à apercevoir le trou pratiqué pour extraire la racine, celui qui avait fait ce trou était sûr de mourir; aussi avait-on grand soin d'éloigner ces oiseaux.

Outre son action sur le cerveau, on attribuait à l'*ellébore* des propriétés abortives, lorsqu'on l'appliquait en cataplasmes sur le bas-ventre. D'après Dioscoride, l'*ellébore* jouissait d'une haute réputation et était d'un fréquent usage. Mais comme ses effets violents ne tardèrent pas à exciter de justes défiances, on imagina différents moyens d'y remédier. D'abord on en défendit l'usage aux vieillards, aux femmes délicates et aux enfants. On l'associa à la scammonée, au cumin, à l'anis, au séséli et à divers autres aromates; on l'enveloppait de fanes de raifort ou d'une épaisse couche de miel; on le faisait cuire avec des lentilles, à l'eau desquelles il communiquait des propriétés purgatives. Ceux qui étaient chargés de le récolter devaient se gorger de vin et d'ail, afin de prévenir les effets de ses émanations. On alla jusqu'à doter l'*ellébore* des vertus les plus étranges; on employa son infusion à arroser les maisons pour se préserver de l'influence des mauvais esprits. On croyait que l'*ellébore* planté auprès d'un cep de vigne en rendait le vin laxatif, et que le lait des chèvres qui en avaient brouté devenait propre à guérir la manie.

Le médecin arabe Ibn-Sina, qui a bien mieux connu cette plante et ses effets, décrit avec précision les accidents qui peuvent en résulter, et prémunit les hommes de l'art contre l'usage inconsidéré d'un médicament capable de causer la mort des malades. C'est à Tournefort que l'on doit la découverte, ou, si l'on veut, la détermination de l'*ellébore* des anciens; pendant longtemps, on avait cru à tort que c'était notre *ellébore noir*. L'illustre botaniste, dans le voyage qu'il fit en Grèce au commencement du XVIIIe siècle, trouva la plante et le remède oubliés parmi les habitants; il fit quelques essais avec l'extrait, qui est brun, résineux et très-amer; administré à très-petites doses, cet extrait produisit de graves accidents, qui confirmèrent à ses yeux les prévisions de Théophraste, et lui firent douter de la puissance dont jouissait ce remède en Egypte et en Grèce. Néanmoins, encore de nos jours, les Turcs lui attribuent de grandes vertus. Nous mentionnerons, en terminant, l'*ellébore livide*, originaire de Corse, et que l'on cultive dans quelques jardins. L'*ellébore d'hiver* forme aujourd'hui le genre éranthis. Quant à l'*ellébore blanc*, il appartient au genre varaire.

ELLÉBORÉ, ÉE adj. (èl-lé-bo-ré). Bot. Qui ressemble à l'ellébore. ‖ On dit aussi ELLÉBORACÉ.

— s. f. pl. Tribu de renonculacées, ayant pour type le genre ellébore.

ELLÉBORINE s. f. (èl-lé-bo-ri-ne — rad. *ellébore*). Chim. Résine molle extraite de la racine de l'ellébore d'hiver.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, appelé aussi SÉRAPIAS.

— Syn. d'ÉRANTHIS, genre formé aux dépens des ellébores.

ELLÉBORISÉ, ÉE adj. (èl-lé-bo-ri-zé — rad. *ellébore*). Pharm. Qui contient de l'ellébore : *Médicament* ELLÉBORISÉ. ‖ On dit aussi ELLÉBORINÉ.

ELLÉBORISME s. m. (èl-lé-bo-ri-sme — rad. *ellébore*). Méd. Méthode thérapeutique des anciens, par laquelle on réglait le choix, l'administration de l'ellébore et le traitement des accidents occasionnés par son emploi : *L'*ELLÉBORISME *faisait un des points capitaux de la thérapeutique des anciens.* (Nysten.)

ELLÉBOROÏDE adj. (èl-lé-bo-ro-i-de — de *ellébore*, et du gr. *eidos*, aspect). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'ellébore.

— s. m. Syn. d'ÉRANTHIS, genre de renonculacées.

ELLENBERGER (Frédéric-Guillaume), érudit allemand, né à Halberstadt en 1729, mort à Halle en 1768. On sait fort peu de chose sur sa vie. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Recherches sur la destinée de plusieurs grands savants de notre temps* (Halle, 1751, in-4°); *De logica scientiarum philosophicarum prima* (1755, in-4°); *De l'art d'apprendre la langue hébraïque* (Halle, 1757, in-4°).

ELLENBOGEN, ELBOGEN ou **ELNBOGEN**, en tchèque *Loket*, ville forte d'Autriche, dans la Bohême, sur la rive gauche de l'Eger, à 120 kilom. O. de Prague; 3,000 hab. Fabrique de porcelaine renommée; mines d'alun et de soufre. Vieux château remarquable; bel hôtel de ville, où l'on conserve un énorme météorolithe. L'ancien cercle d'Ellenbogen avait une superficie de 3,103 kilom. carrés et 249,000 hab.

ELLENBOROUGH (Edward LAW, baron), jurisconsulte anglais, premier juge de la cour du banc du roi, né à Great-Salkeld, dans le Cumberland, en 1750, mort en 1818. Il embrassa la carrière du barreau, et y acquit en peu d'années une éminente position. Il se distingua surtout dans la défense de Waren-Hasting, gouverneur des Indes, et, pendant cinq ans que dura ce procès mémorable, il eut à lutter contre des adversaires tels que Burke, Fox, Sheridan, qui ne lui épargnèrent pas les sarcasmes et avec qui il eut souvent des altercations violentes. Après l'acquittement de Hasting, Law reçut près de 500,000 fr. d'honoraires, puis devint attorney général (1801), président de la cour du banc du roi (1802), en remplacement de lord Kenyon, et pair d'Angleterre, avec le titre de baron Ellenborough. Pendant le ministère Grenville (1806-1807), il fit partie du cabinet, mais sans portefeuille. Bien qu'appartenant au parti whig, il manifesta à la Chambre des lords des idées constamment rétrogrades et s'opposa particulièrement aux bills en faveur des catholiques d'Irlande. Devenu un des commissaires chargés d'examiner la conduite de la princesse de Galles, il se montra favorable à la femme de l'héritier du trône, mais n'opina pas moins pour des conclusions plus graves que celles qui furent consignées dans le rapport de la commission et qui accusaient simplement la princesse de légèreté. « Dans ses fonctions comme magistrat, dit Parisot, Ellenborough déployait une connaissance parfaite des lois, un vrai zèle pour la justice et une espèce de dignité; mais le pédantisme judiciaire perçait dans ses moindres phrases. » Il était d'une irascibilité qui devint dans sa vieillesse presque de la monomanie. Le chagrin qu'il éprouva de voir acquitter par le jury William Hone, accusé d'être l'auteur de libelles impies, altéra profondément sa santé, et il résigna ses fonctions judiciaires quelques semaines avant de mourir.

ELLENBOROUGH (Edward LAW, comte D'), homme d'Etat anglais, fils du précédent, né le 8 septembre 1790. Il fut élevé à Cambridge, et, quelque temps après y avoir pris ses degrés (1809), il entra au Parlement comme représentant du bourg de Saint-Michel. Il s'y fit remarquer autant par sa parole éloquente et facile que par son ardent torysme; aussi, lors de l'avénement au pouvoir du duc de Wellington, en 1828, fut-il nommé lord du sceau privé. Pendant l'administration de sir Robert Peel, en 1834-1835, il devint président de la commission de contrôle et premier commissaire des affaires indiennes, emploi dans lequel il fut confirmé, en 1841, lors du triomphe du parti conservateur. Quelques semaines après, il succéda à lord Auckland comme gouverneur général des Indes. Arrivé à Calcutta en février 1842, il fut rappelé, en avril 1844, par le conseil d'administration des Indes orientales, contrairement aux vœux du cabinet. Pendant son gouvernement, le Sind fut annexé aux possessions britanniques et Gwalior subjugué; mais on accusa Ellenborough de professer une tendresse excessive pour les troupes indigènes, d'encourager la négligence des employés civils, de lancer des proclamations sanctionnant l'idolâtrie, etc.

A son retour en Angleterre, il fut toutefois créé comte, et, en 1846, nommé premier lord de l'Amirauté, office qu'il ne conserva que quelques mois. Il ne rentra aux affaires qu'à la formation du cabinet Derby, en février 1858, et fut nommé de nouveau président du bureau de contrôle. Au mois de mai suivant, une lettre qu'il écrivit à lord Canning, gouverneur général des Indes, et dans laquelle il le blâmait avec véhémence d'avoir ordonné la confiscation des propriétés des indigènes d'Oude, fut rendue publique et surexcita à tel point l'opinion, que, le 11 du même mois, après avoir essayé de se justifier devant la Chambre des lords, il annonça que, pour ne pas exposer ses collègues à la censure du Parlement, il avait donné sa démission. Le comte de Derby, en disant que le gouvernement avait accepté cette démission avec regret, fut forcé de reconnaître que la publication de la dépêche était prématurée et peu judicieuse. En 1863, lord Ellenborough défendit avec chaleur, au Parlement, la cause des Polonais, et, l'année suivante, prit avec une telle ardeur le parti du Danemark, qu'il fit intervenir dans les débats la personne même de la reine. La souveraine du Royaume-Uni ne devrait, selon Ellenborough, les sympathies dont elle jouit en Allemagne qu'à la faiblesse de l'attitude du gouvernement anglais vis-à-vis de la Confédération.

ELLENDT (Frédéric), philologue allemand,

né en 1796 à Kolberg. Il fit ses études à Kœnigsberg et devint professeur au gymnase de cette ville. Depuis 1835, il est directeur de celui d'Eisleben. Outre des éditions du *Brutus* (1825) et du *De oratore* (1840, 2 vol.) de Cicéron, on a de lui : *Manuel de la langue latine* (Kœnigsberg, 1826); *Manuel d'histoire pour les gymnases* (Kœnigsberg, 1827); *Lexicon Sophocleum* (Kœnigsberg, 1834-1835, 2 vol.); *Grammaire latine* (Kœnigsberg, 1838), etc. Tous ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions.

Ellénore, roman publié en 1844 par Mme Sophie Gay. Tout le monde connaît la maîtresse de l'*Adolphe* de Benjamin Constant, cette Ellénore exigeant impérieusement les sacrifices auxquels son amant se résout, bien qu'elle ne puisse rien lui offrir en dédommagement, ni son honneur qu'elle a depuis longtemps perdu, ni sa jeunesse qu'elle n'a plus, traînant à sa suite un jeune homme qui a dix ans de moins qu'elle, le tyrannisant par son amour qu'il ne partage pas et l'excédant par la violence et les emportements de sa passion. Elle ne semble digne ni d'estime ni d'intérêt; c'est à peine si elle a droit à une sorte de compassion. C'est cette estime et cet intérêt que l'auteur essaye de lui rendre en racontant sa vie avant sa liaison avec Adolphe. Mme Sophie Gay a connu personnellement son héroïne; c'est d'elle-même qu'elle tient les détails de sa vie, et son âme généreuse, tenant compte des sentiments élevés d'Ellénore dans les situations les plus périlleuses de la vie, a pardonné à cette malheureuse abandonnée d'avoir accepté l'asile offert par une protection intéressée et d'être tombée par inexpérience dans les piéges de la séduction. Mme Sophie Gay ne confond pas la trop facile faiblesse d'Ellénore avec la corruption, ses malheurs avec le vice, et, si la biographie qu'elle nous donne est exacte, la maîtresse d'Adolphe est plus digne de pitié que de blâme.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette existence agitée. Nous ne suivrons pas l'auteur nous montrant son héroïne, dont la fierté, révoltée par les humiliations de sa protectrice, Mme de Montévreux, accepte sans réfléchir l'hospitalité du marquis de Croixville, et qui, toujours guidée par la même fierté, s'échappe pour suivre M. de Rosmond, qui l'abuse par un faux mariage. Lorsque la vérité lui est connue, elle quitte ce lâche séducteur et lutte de toutes ses forces contre le penchant qui l'entraîne vers M. de Savernon. Elle a beau le fuir; le sort acharné contre sa vertu la jettera dans ses bras, dont elle ne sortira que pour se livrer à cet Adolphe, qui la rendra involontairement malheureuse.

Ce roman, ou plutôt cette biographie romantique, est rempli de cœur et d'intérêt. Les événements, quoique fort romanesques, sont vraisemblables et bien ménagés, et le jeu des passions est très-finement observé. L'auteur a atteint son but : tout en prouvant que les personnes nées pour la vertu ne doivent pas accepter une situation à laquelle leur caractère ne saurait se soumettre, elle laisse entendre qu'il faut se garder d'être dupe de l'apparence et qu'on a souvent tort de pousser la sévérité jusqu'à l'extrême limite où elle se change en injustice. En dépit de ses fautes nombreuses, Ellénore, grâce à Mme Sophie Gay, reconquiert une partie de notre estime et de nos sympathies.

ELLENRIEDER (Marie), femme peintre allemande, née à Constance en 1791. Elle étudia son art dans sa ville natale, puis à Munich; fit en 1820, pour se perfectionner, un voyage en Italie, et s'établit définitivement à Constance, après avoir été pendant quelque temps peintre de la cour de Carlsruhe. On vante dans ses tableaux une grâce toute féminine, et l'on cite surtout : un *Saint Etienne martyr*, peint pour l'église de Carlsruhe; *Joseph et l'Enfant Jésus; Sainte Cécile*, etc.

ELLER (Jean-Théodore), médecin et chimiste allemand, né à Pleskau en 1689, mort en 1760. Il devint premier médecin de Frédéric le Grand, directeur du collége médico-chirurgical de Berlin, membre de l'Académie des sciences de cette ville. Ses ouvrages de chimie sont à peu près oubliés; mais il n'en est pas de même de ses expériences et de ses observations microscopiques sur les globules du sang. Nous citerons parmi celles de ses œuvres que le temps et les progrès de la science n'ont pas fait complétement oublier : *Nouveaux essais au sujet du sang* (1745, in-8°); *De la nature et de la formation des épiphyses* (1747); *Physiologia et pathologia medica seu Philosophia corporis humani* (1748, 2 vol.); *Traité de l'origine et de la production des métaux* (1754); *Observationes de cognoscendis et curandis morbis* (Leipzig, 1762, in-8°); *Traités physico-chimico-médicaux* (Berlin, 1763, in-8°), etc.

ELLER (Elie), visionnaire allemand, né à Ronsdorf en 1690, mort en 1750. Il exerça d'abord, à Elberfeld, le métier de tisserand. Bientôt il s'imagina avoir des visions, finit par se convaincre qu'il était le Christ, et le persuada si bien aux autres, qu'il fonda la secte des *ellériens*. Chassé d'Elberfeld, il quitta cette ville en lui prédisant le sort de Sodome et se retira à Ronsdorf, dont il fut créé bourgmestre par l'électeur palatin. Le roi de Prusse le nomma, en outre, agent des Eglises protestantes des duchés de Juliers et de Berg. Les partisans de sa doctrine reçurent aussi le nom de *ronsdorfites* et celui de *sionites*, parce qu'Eller donnait sa seconde femme, Anne de Buchel, pour une femme inspirée de l'Esprit saint, et l'appelait la *mère de Sion*, tandis qu'il s'intitulait lui-même le *père de Sion*, et prétendait être un messager extraordinaire de Dieu, supérieur à Jésus-Christ lui-même. Des cinq fils que lui donna sa femme, il déclara que le dernier, qui naquit en 1734, était le fils de Dieu; mais l'enfant mourut au bout d'un an, sans que cet accident affaiblît en rien la confiance de ses partisans. Les membres de cette secte étaient divisés en trois classes : celle du vestibule, celle du seuil et celle du temple. Dans les assemblées, les ellériens devaient commettre des excès de toute nature; mais ce ne fut qu'en 1730, quatre ans après la formation de cette secte, que l'on commença à en soupçonner l'existence, et, comme Eller garda toujours un profond secret à cet égard, ce ne fut qu'après sa mort que la secte fut complétement découverte. Elle parut bientôt si dangereuse et de telles révélations furent faites à son sujet, que le prêtre Pierre Wulsingh, qui avait succédé à Eller comme chef de la secte, fut arrêté et emprisonné dans la maison de correction de Dusseldorf, où il demeura détenu jusqu'à sa mort. Le livre saint des ellériens, écrit par le fondateur de la secte sous le titre baroque de la *Panetière*, traitait de l'explication de l'Ecriture, des discours divins de la mère de Sion, des agapes, de l'acte de la copulation et des fils d'Eller.

A consulter : Knevel, *Révélation du mystère de la perversité de la secte ellérienne* (Marbourg, 1751, 2 vol.), et Engel, *Essai d'une histoire du fanatisme dans le grand-duché de Berg* (Schwelm, 1826).

ELLER (Louis), violoniste et compositeur autrichien, né en Styrie en 1819. Après avoir reçu les notions élémentaires de l'art musical, il vint à Vienne à l'âge de dix-sept ans et s'y produisit pour la première fois dans un concert donné par Dœhler, le pianiste. Après diverses excursions en Hongrie, en Croatie et en Suisse, Eller vint à Paris en 1844, ne fit qu'y apparaître, malgré la réception flatteuse qui lui fut faite, parcourut l'Espagne et le Portugal en compagnie de Gottschalk, et enfin revint à Paris, en 1850, donner son premier concert et organiser des séances de quatuor avec Franchomme, Sauzay et Segher. Les artistes admirèrent profondément la grandeur de son style et sa pureté d'interprétation des œuvres classiques. De Paris, il se rendit en Allemagne, où il recueillit des ovations enthousiastes, puis revint à Paris une troisième fois donner un concert à la suite duquel la critique le classa définitivement parmi les virtuoses de premier rang de notre époque. Ne jouissant que d'une santé délicate, M. Eller s'est fixé à Paris, dont le climat lui est favorable, et a fondé dans cette ville des séances de musique classique. Un son énergique, une grande justesse, une dextérité surprenante de la main gauche, particulièrement dans l'emploi de la double corde, caractérisent le talent de cet artiste, auquel on reproche toutefois l'absence de charme. Jusqu'à ce jour, M. Eller a publié douze œuvres pour violon.

ELLÉRIEN s. m. (èl-lé-ri-ain). Hist. relig. Membre d'une secte fondée par Elie Eller.

— **Encycl.** V. ELLER.

ELLERTON (John Lodge), compositeur anglais, né en 1807. Contrarié par son père, qui voulait refréner par tous les moyens les instincts musicaux de son fils, Ellerton fut contraint d'attendre sa sortie de l'université pour se livrer en toute liberté à l'étude des règles de l'harmonie. C'est à Rome qu'il apprit le contre-point, sous la direction de Terriani, et qu'il écrivit la plupart de ses opéras. Son mariage avec la fille du comte de Scarborough, pair d'Angleterre, lui a permis de cultiver avec passion l'art musical et de composer à loisir. On connaît de lui onze partitions, toutes remarquables à plusieurs titres, des oratorios, des symphonies et quantité de morceaux de musique instrumentale.

ELLESMERE, ville d'Angleterre, comté de Shrop, à 24 kilom. N.-O. de Shrewsbury, sur le beau lac de même nom; 7,100 hab. Tanneries; commerce important de lin, de bas et de pommes de terre. L'église, surmontée d'une tour remarquable, offre une belle fenêtre et renferme plusieurs tombes de la famille Kynaston. De la terrasse du château d'Ellesmere, la vue peut s'étendre sur neuf comtés.

ELLESMERE (Francis EGERTON, comte D'), homme d'Etat et auteur anglais, né à Londres en 1800, mort dans la même ville en 1857. Il était le second fils du premier duc de Sutherland, et, jusqu'à la mort de son père, il fut connu sous le nom de *lord Francis Leveson Gower*. Il entra au Parlement en 1821. Conservateur libéral, il soutint l'administration de Canning et fut l'un des premiers et des plus ardents avocats du libre échange. Il prêta également son concours au projet d'établissement de l'université de Londres et porta à la Chambre des communes une motion ayant pour objet d'allouer une dotation au clergé catholique romain d'Irlande. De 1827 à 1830, il remplit diverses fonctions politiques. En 1838, à la mort de son père, il entra en possession des immenses propriétés du feu duc de Bridgewater, qui avaient été léguées au duc de Sutherland avec réversion sur son second fils, et qui comprenaient une magnifique galerie de tableaux évaluée à 3,750,000 fr. C'est à cette occasion qu'il changea son nom patronymique de Leveson Gower en celui d'Egerton. En 1846, il fut élevé à la pairie sous le nom de comte d'Ellesmere, et il abandonna alors la vie publique pour se consacrer exclusivement à la littérature. En 1824, il avait déjà publié une traduction de *Faust*, ainsi que de diverses œuvres dramatiques de Gœthe, de Schiller et d'autres poëtes allemands. Il donna dans la suite : *Esquisses méditerranéennes* (Londres, 1843), contenant le *Pèlerinage*, poëme descriptif d'une excursion en Palestine; les *Deux siéges de Vienne par les Turcs* (1847); *Guide de l'archéologie septentrionale* (1848), et un grand nombre de poëmes et de pièces de théâtre. En 1856, le *Pèlerinage*, qui avait été retiré de la circulation depuis longtemps, fut réimprimé avec addition d'un certain nombre d'autres poëmes.

ELLESQUE s. m. (èl-lè-ske — du gr. *elleschos*, qui est bien connu). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des charançons, comprenant trois espèces, dont deux européennes : *Les* ELLESQUES *sont très-petits de taille.* (Chevrolat.)

ELLET (William Henry), chimiste américain, né à New-York vers 1804, mort dans la même ville le 26 janvier 1859. Il prit ses degrés au collége de Columbia et embrassa la carrière médicale. Dans le cours de ses études, il obtint une médaille d'or pour une dissertation sur les composés du cyanogène. En 1832, il fut nommé professeur de chimie expérimentale au collége de Columbia, emploi qu'il quitta en 1835 pour occuper la chaire de chimie, de minéralogie et de géologie dans le collége de la Caroline du Sud. En 1848, il revint à New-York, où il résida jusqu'à sa mort. La législature de l'Etat de la Caroline du Sud lui fit hommage d'un service d'argenterie pour la découverte d'une méthode nouvelle et économique de préparation du coton-poudre.

ELLET (Elisabeth LUMMIS, mistress), femme de lettres américaine, épouse du précédent, née à Sodus-Point, sur le lac Ontario (New-York) en 1828. Elle est fille du docteur William Lummis. Toute jeune encore, elle épousa le professeur Ellet, l'accompagna dans la Caroline du Sud et revint avec lui à New-York en 1848. En 1835, elle produisit un volume de poésies, et, plus tard, tandis qu'elle habitait la Caroline du Sud, elle donna : *Scènes de la vie de Jeanne de Sicile* (1840, in-12); les *Personnages de Schiller* (1841) et *Promenades dans la campagne*. En 1848, elle publia, en 3 volumes in-8°, les *Femmes de la révolution américaine*, l'un de ses ouvrages les plus populaires, et dont elle avait puisé les matériaux aux sources originales. Elle donna ensuite successivement : *Soirées à Woodlawn* et *Récits familiers tirés de la Bible* (1849); *Histoire intérieure de la révolution américaine* (1850); les *Anges gardiens* (1851); les *Femmes exploratrices dans l'Ouest* (1852); *Excursions dans l'Ouest pendant l'été* (1853). Elle a également publié la *Ménagère pratique; Histoires de musiciens;* les *Esprits gardiens*. Elle s'occupe depuis quelques années de la publication d'un dictionnaire des femmes peintres et sculpteurs, qui comprendra les femmes artistes de tous les siècles et de tous les pays.

ELLET (Charles), ingénieur américain, né en Pensylvanie en 1810, mort à Cairo (Illinois) en 1862. Il dressa les plans et dirigea la construction du pont suspendu qui traverse le Schuylkill à Philadelphie, le premier ouvrage de ce genre qui ait été exécuté aux Etats-Unis; du pont suspendu qui unit les rives du Niagara au-dessous des chutes, et de celui de Wheeling (Virginie). Son habileté comme ingénieur avait une telle notoriété, que les diverses administrations de chemins de fer cherchèrent, au prix de tous les sacrifices, à se l'attacher. C'est ainsi qu'il travailla aux chemins de la Virginie centrale, de Baltimore et Ohio, de Reading. En 1846, il fut nommé président de la Compagnie de navigation du Schuylkill.

Un peu avant l'explosion de la guerre civile de 1861, il s'établit à Washington, où il étudia la question de la transformation des steamers en navires éperonnés, pour l'usage de la marine militaire. Il imagina aussi un plan pour couper l'armée confédérée à Manassas, et le communiqua au général Mac Clellan, qui ne crut pas devoir l'adopter. Ce refus inspira à Ellet des brochures dans lesquelles il critiqua sévèrement la manière dont Mac Clellan conduisait les opérations, et qui eurent un grand retentissement. Le plan qu'il avait conçu pour la construction des navires à éperon destinés à opérer sur le Missisipi, rejeté par le ministre de la marine, fut adopté par le ministre de la guerre, M. Stanton, et Ellet, ayant été nommé colonel du génie, convertit en un court espace de temps en navires éperonnés dix ou douze puissants steamers à faible tirant d'eau, construits spécialement pour la navigation de l'Ohio et du Missisipi. Les machines de ces steamers étaient couvertes d'une muraille composée d'énormes poutres de bois, et leurs flancs avaient été doublés intérieurement avec de fortes charpentes et extérieurement avec des barres de fer. Avec cette flotte, le colonel Ellet rendit d'immenses services dans la bataille navale de Memphis (4 juin 1862), en coulant ou désemparant plusieurs navires ennemis. C'est pendant cette bataille qu'il fut frappé d'une balle au-dessus du genou, blessure qui entraîna sa mort.

Il est auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Essai sur les lois commerciales, en ce qui concerne les travaux d'amélioration intérieure aux Etats-Unis* (Richmond, 1839, in-8°); *De la géographie physique de la vallée du Missisipi, avec des conseils pour l'amélioration de la navigation de l'Ohio et autres rivières*, publié dans les *Comptes rendus de l'Institut Smithsonien* (Washington, 1851, in-4°); *Des fleuves Ohio et Missisipi, avec un plan pour protéger le delta contre les inondations, et des recherches sur la possibilité et les dépenses d'amélioration de la navigation de l'Ohio et autres rivières, au moyen de réservoirs*, et un *Appendice sur les barres des bouches du Missisipi* (Philadelphie, 1853, in-8°); *De la défense des côtes et des havres*, ou *De la substitution des batteries éperonnées à vapeur aux navires de guerre* (Philadelphie, 1855, brochure). — Son frère, Alfred W. ELLET, qui servait sous lui sur la flotte éperonnée, avec le grade de colonel, a été fait depuis brigadier général de volontaires.

ELLEVIOU (Jean), célèbre chanteur de l'Opéra-Comique, né à Rennes en 1769, mort à Paris en 1842. Fils d'un chirurgien qui le destinait à sa profession, Elleviou s'enfuit clandestinement de la maison paternelle, et, arrivé à Paris, signa un engagement avec le directeur du théâtre de La Rochelle. Le soir même de son début, au moment d'entrer en scène, il était arrêté, sur l'injonction de son père, par l'intendant de la province. Ramené à Rennes, Elleviou reprit ses études médicales et fut envoyé à Paris pour y achever son instruction. Là, bravant les rigueurs paternelles, il débuta, le 1er avril 1790, à la Comédie-Italienne, par le rôle du *Déserteur*, et, quelques jours après, par celui de *Sylvain*. Sa voix était alors une sorte de basse-taille de courte haleine et peu étendue; aussi son succès n'eut-il rien de brillant. Le premier personnage qu'il créa est celui du nègre dans *Paul et Virginie*, de Kreutzer. Dès ce moment, le chanteur résolut de modifier sa voix. Il travailla les notes élevées, et se créa un organe de ténor qui lui permit de chanter le rôle de Philippe dans *Philippe et Georgette*, de Dalayrac. La loi du service militaire vint interrompre son succès et le contraignit à partir; mais, à son arrivée au corps, il sut se faire donner une mission fictive qui le ramena à Paris. Elleviou, d'opinion réactionnaire fort avancée, s'affilia alors à la société des Muscadins, qui se proposait d'exécuter, après le 9 thermidor, ce qu'on appelait *la queue de Robespierre*. Traqué par la police, il se réfugia à Strasbourg. Quand le danger fut passé, il reparut à la Comédie-Italienne. C'est alors qu'il créa ces rôles de petits-maîtres, d'amoureux irrésistibles, de hussards sentimentaux qui révolutionnèrent si longtemps le beau sexe parisien, ce qui ne l'empêcha point d'ailleurs de se produire avec succès dans les rôles comiques, ainsi qu'il le fit voir dans le *Cabriolet jaune*, l'*Irato*, *Picaros et Diego*. Piqué du reproche qu'on lui adressait de ne bien jouer que les rôles légers, Elleviou voulut aborder les personnages dramatiques, et, lors de la réunion de la Comédie Italienne au théâtre Feydeau, en 1801, il profita de sa nomination d'administrateur de la nouvelle société pour faire remettre à la scène les compositions du genre qu'il voulait aborder. On sait quel enthousiasme l'accueillit dans le Blondel de *Richard Cœur de Lion*, dans *Félix*, dans l'Azor de *Zémire et Azor*. Plus tard, la création de *Joseph* vint mettre le sceau à sa réputation.

Idole du public, exerçant une souveraine influence sur les recettes de son théâtre, Elleviou touchait un traitement annuel de 84,000 francs. Ses exigences croissant en raison de sa faveur, il demanda, en 1812, un chiffre d'appointements de 120,000 francs par an, que l'empereur défendit à la société de l'Opéra-Comique de lui donner, enjoignant même que le traitement de 84,000 francs fût réduit. Elleviou ne voulut point céder, et se retira du théâtre le 10 mars 1813. Ses adieux au public eurent lieu dans *Adolphe et Clara* et dans *Félix*. Ce fut une ovation dont on n'a pas revu d'exemple. Possesseur d'une immense fortune, il se retira dans une vaste propriété qu'il avait acquise à Ternand, arrondissement de Villefranche-sur-Saône, et s'y adonna à l'agriculture.

Elleviou venait d'être élu maire de sa commune, puis conseiller général du département du Rhône, lorsqu'il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante à Paris, dans les bureaux mêmes du *Charivari*.

Ce chanteur a écrit les livrets de trois opéras comiques joués à Feydeau : le *Vaisseau amiral*, *Delia et Werdikan* et l'*Auberge de Bagnères*.

ELLEZELLES, ville de Belgique, prov. de Hainaut, arrond. et à 32 kilom. N.-E. de Tournai, ch.-l. de cant.; 6,230 hab. Filage de lin, tisseranderie, brasseries, raffinerie de sel. Exportation de lin et de toiles.

ELLI (Angelo), théologien italien, né à Ello (Lombardie), mort à Milan en 1617. Il entra